



Über dieses Buch

Dies ist ein digitales Exemplar eines Buches, das seit Generationen in den Regalen der Bibliotheken aufbewahrt wurde, bevor es von Google im Rahmen eines Projekts, mit dem die Bücher dieser Welt online verfügbar gemacht werden sollen, sorgfältig gescannt wurde.

Das Buch hat das Urheberrecht überdauert und kann nun öffentlich zugänglich gemacht werden. Ein öffentlich zugängliches Buch ist ein Buch, das niemals Urheberrechten unterlag oder bei dem die Schutzfrist des Urheberrechts abgelaufen ist. Ob ein Buch öffentlich zugänglich ist, kann von Land zu Land unterschiedlich sein. Öffentlich zugängliche Bücher sind unser Tor zur Vergangenheit und stellen ein geschichtliches, kulturelles und wissenschaftliches Vermögen dar, das häufig nur schwierig zu entdecken ist.

Gebrauchsspuren, Anmerkungen und andere Randbemerkungen, die im Originalband enthalten sind, finden sich auch in dieser Datei – eine Erinnerung an die lange Reise, die das Buch vom Verleger zu einer Bibliothek und weiter zu Ihnen hinter sich gebracht hat.

Nutzungsrichtlinien

Google ist stolz, mit Bibliotheken in partnerschaftlicher Zusammenarbeit öffentlich zugängliches Material zu digitalisieren und einer breiten Masse zugänglich zu machen. Öffentlich zugängliche Bücher gehören der Öffentlichkeit, und wir sind nur ihre Hüter. Nichtsdestotrotz ist diese Arbeit kostspielig. Um diese Ressource weiterhin zur Verfügung stellen zu können, haben wir Schritte unternommen, um den Missbrauch durch kommerzielle Parteien zu verhindern. Dazu gehören technische Einschränkungen für automatisierte Abfragen.

Wir bitten Sie um Einhaltung folgender Richtlinien:

- + *Nutzung der Dateien zu nichtkommerziellen Zwecken* Wir haben Google Buchsuche für Endanwender konzipiert und möchten, dass Sie diese Dateien nur für persönliche, nichtkommerzielle Zwecke verwenden.
- + *Keine automatisierten Abfragen* Senden Sie keine automatisierten Abfragen irgendwelcher Art an das Google-System. Wenn Sie Recherchen über maschinelle Übersetzung, optische Zeichenerkennung oder andere Bereiche durchführen, in denen der Zugang zu Text in großen Mengen nützlich ist, wenden Sie sich bitte an uns. Wir fördern die Nutzung des öffentlich zugänglichen Materials für diese Zwecke und können Ihnen unter Umständen helfen.
- + *Beibehaltung von Google-Markenelementen* Das "Wasserzeichen" von Google, das Sie in jeder Datei finden, ist wichtig zur Information über dieses Projekt und hilft den Anwendern weiteres Material über Google Buchsuche zu finden. Bitte entfernen Sie das Wasserzeichen nicht.
- + *Bewegen Sie sich innerhalb der Legalität* Unabhängig von Ihrem Verwendungszweck müssen Sie sich Ihrer Verantwortung bewusst sein, sicherzustellen, dass Ihre Nutzung legal ist. Gehen Sie nicht davon aus, dass ein Buch, das nach unserem Dafürhalten für Nutzer in den USA öffentlich zugänglich ist, auch für Nutzer in anderen Ländern öffentlich zugänglich ist. Ob ein Buch noch dem Urheberrecht unterliegt, ist von Land zu Land verschieden. Wir können keine Beratung leisten, ob eine bestimmte Nutzung eines bestimmten Buches gesetzlich zulässig ist. Gehen Sie nicht davon aus, dass das Erscheinen eines Buchs in Google Buchsuche bedeutet, dass es in jeder Form und überall auf der Welt verwendet werden kann. Eine Urheberrechtsverletzung kann schwerwiegende Folgen haben.

Über Google Buchsuche

Das Ziel von Google besteht darin, die weltweiten Informationen zu organisieren und allgemein nutzbar und zugänglich zu machen. Google Buchsuche hilft Lesern dabei, die Bücher dieser Welt zu entdecken, und unterstützt Autoren und Verleger dabei, neue Zielgruppen zu erreichen. Den gesamten Buchtext können Sie im Internet unter <http://books.google.com> durchsuchen.

LÉNORE,
BALLADE DE BÜRGER,

TRADUITE DE L'ALLEMAND

PAR

PAUL LEHR,

TRADUCTEUR DES FABLES ET POÉSIES DE PFEFFEL.

SECONDE ÉDITION, ENTIÈREMENT REFONDUE.

PRIX : 50 CENTIMES.



A PARIS,

CHEZ JOËL CHERBULIEZ, LIBRAIRE, PLACE DE L'ORATOIRE, 6.

1850.



h. h.
4.4684.

L. h. anc no: 6446
n no: 4684

LÉNORE, BALLADE DE BÜRGER,

TRADUITE DE L'ALLEMAND

PAR

PAUL LEHR,

TRADUCTEUR DES FABLES ET POÉSIES DE PFEFFEL.

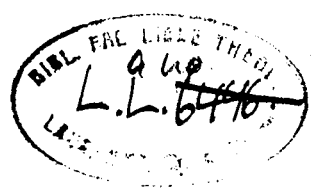
SECONDE ÉDITION, ENTIERREMENT REFONDUE.



A PARIS,
CHEZ JOËL CHERBULIEZ, LIBRAIRE,

PLACE DE L'ORATOIRE, 6.

1850.



Du même auteur :

Fables et poésies choisies de Pfeffel, traduites en vers français,
et précédées d'une notice biographique; seconde édition, revue et
augmentée d'un *Livre de Fables*; un volume in-12. Paris 1880.
Prix. **3 fr. 50 c.**

Cet ouvrage se trouve aussi :

- A **Strasbourg**, chez les principaux libraires.
- A **Bâle**, chez Neukirch, imprimeur-libraire.
- A **Genève**, chez Joël Cherbuliez, libraire.

STRASBOURG, IMPRIMERIE DE G. SILBERMANN.

AU LECTEUR.

Bürger est à juste titre un des poètes les plus populaires de l'Allemagne; c'est celui qui, au témoignage des critiques et de M^{me} de Staël, «a le mieux saisi cette veine de superstition qui conduit si loin dans le fond du cœur.» De toutes les poésies de Bürger, la plus connue est la ballade de *Lénore*; c'est à tel point, qu'en Allemagne et en Suisse elle pourrait se conserver par tradition; aujourd'hui sa célébrité est devenue européenne.

La France en possède plusieurs traductions en prose. L'année dernière M. De Labédollière nous en a donné une traduction libre en vers. On y remarque de grandes beautés; mais peut-être sa *Lénore* est-elle d'une élégance trop recherchée...

Une charmante lithographie de MM. Engelmann de Mulhouse, dessinée par M. Marin-Lavigne, et les instances amicales des éditeurs, qui voulaient y joindre un texte, furent pour nous l'occasion de donner en 1834 une première traduction de cette ballade¹. Depuis lors nous avons senti tout ce que notre travail laissait à désirer, et quelque rude que fût la tâche, nous nous sommes remis à l'œuvre. Aujourd'hui à bout de forces, plutôt que de bonne volonté, nous publions ce second essai, dans l'espérance que les appréciateurs de la muse germanique nous tiendront compte de nos efforts. Puissent les mânes de Bürger reconnaître encore sous son nouveau costume la physionomie naïve et originale de *Lénoire* ! L'hospitalité française fera le reste.

Strasbourg, avril 1842.

PAUL LEHR.

¹ Elle a aussi paru dans la *Nouvelle Revue germanique* de Levrault, en décembre 1834, p. 369.

LÉNORE, BALLADE DE BÜRGER,

TRADUITE DE L'ALLEMAND.

D'un songe affreux Lénore poursuivie
S'est éveillée avant l'aube du jour.
« Mon cher Wilhelm, as-tu perdu la vie ?
Es-tu parjure, ou près de ton retour ? »
Sous FRÉDÉRIC il partit pour l'armée,
Et fut à Prague avec son régiment ;
Mais depuis lors la pauvre bien-aimée
N'apprit plus rien du sort de son amant.

L'Impératrice et son fier adversaire ,
Moins obstinés enfin dans leurs projets ,
Et fatigués des fureurs de la guerre ,
Après sept ans avaient signé la paix .
Leurs bataillons , à la riante allure ,
Musique en tête avec refrains joyeux ,
Parés de fleurs , couronnés de verdure ,
Drapeaux flottants , s'en retournaient chez eux .

Le peuple accourt partout sur leur passage ;
Des cris de joie accueillent les soldats ;
Jeunes et vieux exaltent leur courage ;
Parents , amis , tous leur tendent les bras .
« Te voilà donc ! dit mainte fiancée ,
Sois bienvenu ! quel bonheur ! quel beau jour ! » ...
Lénore , hélas ! rêveuse et délaissée ,
Appelle en vain le baiser du retour .

Allant , venant , parlant à chaque bande ,
Elle interroge officiers et soldats ;
Aucun ne peut répondre à sa demande :
Tous ont passé ; ... Wilhelm ne paraît pas .
Arrive enfin le dernier corps d'armée ,
Mais il ravit tout espoir à son cœur ...
Lénore , pâle et presque inanimée ,
Tombe , en poussant un long cri de douleur .

Sa mère accourt et vers elle s'élançait :

« Que vois-je ? ô Dieu ! qu'as-tu, ma chère enfant ?

Viens dans mes bras, parle avec confiance,

Dis-moi ton mal ; je t'écoute en tremblant ? » —

« Oh ! c'en est fait ; tout est perdu, ma mère !

Tout est perdu ! las ! mon Wilhelm est mort !

Plus rien, plus rien ne m'attache à la terre ;

Dieu, sans pitié, m'abandonne à mon sort ! » —

« Aide, Seigneur ! Au moment du naufrage

Les affligés n'ont que toi pour soutien.

Dis un *Pater*, enfant, cela soulage ;

Ce que Dieu fait, il le fait toujours bien. » —

« Que votre foi, ma mère, est puérile !

De mon bonheur Dieu n'a pris aucun soin ;

Il a jugé ma prière inutile,

Et désormais il n'en est plus besoin. » —

« Aide, Seigneur ! qui te connaît, mon Père,

Sait qu'en tous lieux ton secours est certain.

Ma chère enfant, pour calmer ta misère,

Approche-toi du Sacrement divin. » —

« Ma mère, il n'est, pour éteindre ma flamme,

Ni Sacrement, ni remède ici-bas ;

Nul Sacrement ne peut rappeler l'âme

D'un bien-aimé, victime du trépas ! » —

« Écoute, enfant ! ne pourrait-il se faire
 Que le perfide eût abjuré sa foi,
 Pour épouser une femme étrangère,
 Et qu'en Bohême il vive sous sa loi?...
 Crois-moi, renonce au cœur de ce parjure ;
 Il païra cher tant de déloyauté !
 Au jour fatal, Dieu, vengeur de l'injure,
 Saura punir son infidélité. » —

« Oh ! c'en est fait ! Wilhelm est mort, ma mère !
 Il est perdu, oui, perdu sans retour :
 Il n'est pour moi plus d'espoir sur la terre !
 Ah ! j'aurais dû ne jamais voir le jour !
 Mort ! frappe-moi, brise mon existence,
 Que pour toujours mon nom soit oublié !
 Jouis, ô Dieu ! jouis de ma souffrance,
 Puisque pour moi tu n'as point de pitié ! » —

« Pardon, Seigneur ! oh ! puisse ta justice
 Ne pas juger ton enfant aujourd'hui !
 De ses transports son cœur n'est point complice ;
 Pitié pour elle ! ô Dieu ! pardonne-lui !...
 Ma fille, oublie enfin ta peine amère,
 Songe à Dieu seul, au salut éternel ;
 Si ton amour est trahi sur la terre,
 Eh ! n'as-tu pas un époux dans le ciel ? » —

« Laissons, ma mère, un salut chimérique !
 Eh! que m'importe un époux dans les cieux !
 Wilhelm, Wilhelm est mon bonheur unique ;
 Vivre sans lui, c'est l'enfer à mes yeux !
 Oh ! c'en est fait... Viens, ô Mort ! je t'appelle ;
 Viens me frapper ! je te vois sans effroi ;
 Je ne veux pas de la vie éternelle
 Si mon Wilhelm sur terre est loin de moi. »

Rien ne calmait son désespoir extrême ;
 Son sang brûlait par la fièvre irrité ;
 Sa bouche impie exhalait le blasphème
 Et s'attaquait à la Divinité.

La pauvre enfant, défaite, échevelée,
 Meurtrit son sein, versa des pleurs amers,
 Jusqu'au moment où la nuit étoilée,
 Dans le sommeil vint plonger l'univers.

Chut!... au dehors quels pas se font entendre ?
 C'est un coursier qui s'approche au grand trot.
 Un cavalier, bruyamment, vient descendre
 Près du perron et le monte aussitôt...
 Qui veut-il voir à cette heure avancée ?
 Chut!... écoutez! .. il sonne à petits coups ;
 Puis on entend une voix empressée
 Jeter ces mots à travers les verroux :

« Holà ! holà ! viens, ouvre-moi, ma belle !
 Dors-tu ? réponds ; c'est moi, ton fiancé !
 Ton cœur m'est-il toujours resté fidèle ?
 Lève-toi vite !... Ouvre, je suis pressé ! » —
 « Oh ! cher Wilhelm ! se peut-il ? est-ce un rêve ?
 Est-ce bien toi ?... Je te croyais perdu !
 J'ai bien souffert, mais ta voix me relève...
 Pourquoi si tard ?... Mon ami, d'où viens-tu ? » —

« Minuit sonnait nous nous mêmes en route ;
 Il m'a fallu bravement chevaucher !
 Je viens de loin, de la Bohême ;... écoute !
 Il faut me suivre, et je viens te chercher. » —
 « Entre d'abord, cher Wilhelm, je t'en prie ;
 Le vent du nord siffle dans les bouleaux ;
 Viens te chauffer auprès de ton amie,
 Viens dans mes bras, viens goûter le repos ? » —

« Laisse siffler le vent du nord, ma bonne !
 Mon cheval noir se démène et hennit,
 Et l'on entend l'éperon qui résonne !
 Dépêchons-nous ! tout ici me trahit.
 Chausse-toi vite, allons, suis-moi, ma chère !
 Viens, monte en croupe et partons à l'instant,
 Car nous avons bien cent milles à faire,
 Pour arriver au lieu qui nous attend. » —

« Quoi ! tu voudrais m'emmener tout à l'heure
 Et cette nuit faire un si long chemin ?
 Déjà la cloche a sonné l'onzième heure ;
 N'entends-tu pas vibrer encor l'airain ? » —
 « Lénore, vois ! la lune nous éclaire ;
 Nous et les morts nous voyageons bon train.
 Si loin que soit notre asile, ma chère !
 Nous l'atteindrons, je gage, avant demain. » —

« Dis-moi, Wilhelm, où donc est ta chambrette ? » —
 « Bien loin d'ici ! » — « Comment est fait ton lit ? » —
 « Six ais cloués composent ma couchette,
 En un lieu frais, silencieux, petit... » —
 « Puis-je y loger ? » — « Oh ! deux y trouvent place ;
 Viens, hâtons-nous, prends ton élan, voyons !
 Des conviés l'attente enfin se lasse ;
 La chambre est prête, amie, allons, partons ! »

A peine il dit, que Lénore s'avance ;
 Un doux frisson l'agite en ce moment ;
 Sur le coursier, légère, elle s'élançe ;
 Ses bras de lis étreignent son amant.
 Au grand galop ils volent hors d'haleine ;
 Le feu jaillit et brille sous leurs pas ;
 A bonds forcés le coursier fend la plaine,
 Et du gravier lance au loin les éclats...

A leurs regards, dans ce fougueux voyage,
Tout semblait fuir, près, champs, vastes forêts ;
Les ponts tonnaient, tonnaient sous leur passage ;
Pour eux les monts abaissaient leurs sommets.
« M'amie a peur ! Vois ! la lune rayonne ;
Hourrah ! que rien n'arrête nos efforts !
Les morts vont vite ! en as-tu peur, ma bonne ? » —
« Non, mon ami ; mais laisse en paix les morts ! » —

« Quel bruit là-bas ? quels chants dans les ténèbres ?
Vois ! dans les airs tourner ces corbeaux...
J'entends le glas !... j'entends ces mots funèbres :
« Portons le corps dans les champs du repos. »
Lors un convoi s'approche et se déroule,
Cercueil en tête à sombres ornements.
Les chants confus et plaintifs de la foule
Semblaient former de sourds coassements...

« Après minuit mettez le corps en terre !
Cessez vos chants et le glas sépulcral !
Venez ! j'amène au logis ma bergère ;
Suivez-moi tous au festin nuptial...
Viens, sacristain ! viens réciter l'office,
Fais chanter l'hymne et ronfler le serpent.
Toi, prêtre ! viens, que ta voix nous unisse !
Le temps nous presse ; au gîte on nous attend. »

A cet appel , plus de glas , de cantique ;
Le noir cercueil a disparu sans bruit ,
Et sur-le-champ le convoi fantastique
Rejoint le couple et bravement le suit...
Au grand galop ils volent hors d'haleine ;
Le feu jaillit et brille sous leurs pas ;
A bonds forcés le coursier fend la plaine ,
Et du gravier lance au loin les éclats.

De tous côtés , dans leur fougueux voyage ,
Les monts , les bois , les hameaux , les cités ,
Confusément s'envolent au passage
Et comme un trait sont loin d'eux emportés...
« M'amie a peur?... Vois ! la lune rayonne ;
Hourrah ! que rien n'arrête nos efforts !
Les morts vont vite ! en as-tu peur , ma bonne ? » —
« Ah ! laisse-donc , laisse en repos les morts ! » —

« Mais devant nous quelle plaisante scène !
Au clair de lune aperçois-tu là-bas
Sous les gibets la gent aérienne ,
Qui danse en rond et qui prend ses ébats ?...
« Ah ! ça , venez , enfants de la potence !
Rire à ma noce et gambader au bal ;
Venez ! venez ! vous ouvrirez la danse ,
Et nous suivrez jusqu'au lit nuptial. »

Il dit. La bande accourt, les environne
 A flots bruyants, ainsi que dans les bois
 La feuille sèche, en sifflant, tourbillonne,
 Quand tous les vents mugissent à la fois.
 Au grand galop ils volent hors d'haleine ;
 Le feu jaillit et brille sous leurs pas ;
 A bonds forcés le coursier fend la plaine,
 Et du gravier lance au loin les éclats.

Dans leur essor, à peine ils touchent terre ;
 Tout disparaît et s'envole à leurs yeux,
 Et les objets qu'au loin la lune éclaire,
 Et les flambeaux de la voûte des cieux.
 « M'amie a peur?... Vois ! la lune rayonne ;
 Hourrah ! que rien n'arrête nos efforts !
 Les morts vont vite ! en as-tu peur, ma bonne ? » —
 « De grâce, ami, laisse en repos les morts ! » —

« Ça ! mon coursier, le coq se fait entendre ;
 Je sens déjà la fraîcheur du matin ;
 Courage, allons ! ne te fais pas attendre ;
 Le sablier va tirer à sa fin...
 Nous voici donc au terme du voyage !
 Les trépassés vont d'un train sans égal ;
 Il est fini, notre pèlerinage ;
 Je vois s'ouvrir notre lit nuptial ! »

Disant ces mots, il vole à toute bride
Vers une grille à deux vastes battants ;
De sa houssine il frappe un coup rapide,
Et les verroux tombent obéissants :
Avec fracas la double porte s'ouvre ;
D'un bond subit les voilà dans l'enclos.
Au clair de lune , autour d'eux se découvre
Un vaste champ de croix et de tombeaux.

Mais tout à coup , ciel ! comment le redire ?
La scène change... Oh ! quel prodige affreux !
Du cavalier le manteau se déchire ,
Et , comme usé , tombe en flocons poudreux...
Wilhelm n'est plus qu'un objet d'épouvante ,
Un blanc squelette assis sur son coursier ;
Il est armé d'une faux menaçante ,
Et tient en main le fatal sablier.

Le coursier noir en frémissant se dresse ,
De ses naseaux un trait de feu jaillit ;
La terre tremble et sous ses pieds s'affaisse ;
Soudain le sol s'entr'ouvre et l'engloutit...
Des hurlements descendent de la nue ;
Et des tombeaux s'élève un long soupir.
Lénore lutte , et par la mort vaincue ,
Ferme les yeux pour ne plus les ouvrir.

Puis les esprits dansèrent autour d'elle,
Au clair de lune en se tenant la main.
Et pour finir la ronde solennelle,
Tous d'une voix hurlèrent ce refrain :
« Quand la douleur vient accabler ta vie,
Résigne-toi, n'accuse point le Ciel !
Ton âme enfin du corps est affranchie ;
Que la pitié désarme l'Éternel ! »



VARIANTES ET CORRECTIONS.

Lisez, page 8, 2^e strophe :

« Oh! c'en est fait! Wilhelm est mort, ma mère!
Il est perdu, oui, perdu sans retour :
Je n'ai sans lui plus d'espoir sur la terre ;
Périssent l'heure où je reçus le jour !
Mort! frappe-moi, brise mon existence,
Que mon nom soit à jamais oublié!
Jouis, ô Dieu! jouis de ma souffrance ;
Malheur à moi! tu n'as point de pitié! » —

Lisez, page 9, 1^{re} strophe :

« Laissons, ma mère, un salut chimérique !
Eh! que m'importe un époux dans les cieux !
Wilhelm, Wilhelm est mon bonheur unique ;
Vivre sans lui, c'est l'enfer à mes yeux !
C'en est fait, viens, viens, ô Mort! je t'appelle ;
Éteins mes jours dans l'horreur et l'effroi !
Je ne veux point de la vie éternelle ;
O cher Wilhelm, je n'en veux point sans toi ! » —

Lisez, page 9, 3^e strophe, 5^e vers :

Que vient-il faire à cette heure avancée ?

Au lieu de :

Qui veut-il voir à cette heure avancée ?

Lisez, page 10, 2^e strophe, 1^{er} vers :

« Minuit pour nous est l'heure de la route ;

(« *Wir satteln nur um Mitternacht ;* »)

Au lieu de :

Minuit sonnant nous nous mimés en route ;

Lisez, page 12, 1^{re} strophe, 6^e vers :

Courons, hurrah ! tout cède à nos efforts !

Au lieu de :

Hourrah ! que rien n'arrête nos efforts !

Lisez, page 12, 3^e strophe, 5^e vers :

J'emporte ici la femme qui m'est chère ;

Au lieu de :

Venez ! j'amène au logis ma bergère ;

Lisez, page 13, 2^e strophe, 6^e vers :

Courons, hurrah ! tout cède à nos efforts !

Au lieu de :

Hourrah ! que rien n'arrête nos efforts !

Lisez, page 14, 2^e strophe, 6^e vers :

Courons, hurrah ! tout cède à nos efforts !

Au lieu de :

Hourrah ! que rien n'arrête nos efforts ?



STRAJBOCO, IMPRIMERIE DE H. SILBERMANN